

ÇA SUFFIT!

1- Les tours de Babel ruiniformes exposées par Ayman Baalbaki juste avant la guerre de juillet 2006 apparaissent rétrospectivement non comme des figurations imaginaires d'un passé mythique ou des commentaires critiques d'un présent calamiteux, mais comme des préfigurations d'un à-venir encore inimaginable. L'artiste est essentiellement un voyant, un capteur d'ondes futuribles, même et surtout quand il l'ignore.

2- Les images des destructions massives, des visages de combattants camouflés dans leurs keffieh, de soldats casqués et masqués et de prisonniers encagoulés ont fait le tour du monde, diffusées en boucle par les médias. Leur contenu d'information, de choc et d'émotion épuisé, elles pouvaient devenir matière à peinture pure. Les coups de pinceaux qui se croisent et se chevauchent avec nervosité dans une sorte de manière noire semblent vouloir reproduire les forces de destruction. En fait, ils inversent le processus, transforment la destruction de l'objet, pont ou immeuble, en construction de l'œuvre, une œuvre désormais autonome, intemporelle, d'une tonalité quasi métaphysique. Ils affirment la pérennité de la vie, mais d'une vie prise dans un cercle vicieux : tu détruis, je construis, tu redétruis, je reconstruis... « Sisyphe » - le néon bleuâtre apposé telle une enseigne nocturne sur la façade d'un bâtiment bombardé peint sur un tissu imprimé, en sorte qu'il semble frappé d'une pluie de fleurs, le dit en toutes lettres. La peinture est le témoin et le gage de la perpétuité de ce cycle de destruction-crédation

3- L'engrenage de la violence est au fond une primitive économie de troc en pleine époque d'économie mondialisée : coup pour coup, pierre pour pierre, sang pour sang, œil pour œil. La loi du talion est le commerce sans fin de deux abîmes qui s'appellent et se répondent : bourreau-victime, victime-bourreau...

4- Une sorte d'iconostase exhibe les portraits ou les icônes non de saints mais de soldats, de policiers, de prisonniers, de combattants prêts à l'affrontement : revendication, rébellion, répression, autre vis à spirale sans fin. C'est la devanture d'un magasin au rideau de fer doré à

la feuille et orné d'une enseigne rouge sang : «Œil Pour Œil». La boutique du Moyen-Orient - et du monde - ne vend qu'une seule marchandise : la violence. La vitrine et la feuille d'or utilisée à profusion distancient par dérision et kitchisation le double processus de sacralisation du mercantile et de mercantilisation du sacré.

5- A l'iconostase marchande correspond un retable de quatre-saisons : une voiture à bras de vendeur ambulant dressée à la verticale et tapissée à la feuille d'or sert de niche à l'icône plus grande que nature d'un visage de fedayin entièrement dissimulé, sauf une mince ouverture pour les yeux, dans un keffieh rouge et blanc. Une Grande Ourse (à l'instar de l'étoile des Rois Mages dans l'iconographie occidentale) figurée par de minuscules ampoules électriques surmonte le visage du combattant pour signaler sa destination céleste ultime. Troc (sacrificiel) là aussi : l'au-delà en échange de l'ici-bas, la vie contre la promesse du Paradis.

6- Les parties au contrat de violence sont loin d'être les seuls protagonistes : la population des régions touchées n'a qu'à emporter ses cliques et ses claques, un matelas de mousse avec quelques maigres effets et, si possible, un animal vivant pour la pitance. Ayman Baalbaki ficelle des frusques, quelques outils, un ou deux bidons et les coiffe d'un coq ou d'un mouton empaillés : toute la fortune meuble de l'éternel réfugié, éternel dindon de la farce tragique qui se joue à ses dépens.

7- Une légende dit que Dieu créant le monde s'écria : «Ça suffit!» pour l'empêcher de s'étendre à l'infini. De la peinture pure à la peinture-installation et à l'installation pure, Ayman Baalbaki passe du plus abstrait au plus concret, du visuel au tangible, de la représentation de l'objet à l'objet lui-même, choisissant à chaque fois le moyen d'expression le plus performant pour clamer son propre message : «Jusqu'où s'étendra le monde de la violence? Ça suffit!».

Joseph Tarrab

UNE EAU DANS SES BRAISES.

Même en peignant sa maison détruite par la guerre, Ayman Baalbaki ne cesse de nous intriguer. Nulle abréaction, le jeune artiste atteint une maturité qui le projette véritablement dans l'international, en l'éloignant de milieux artistiques locaux, stipendiés de l'art occidental et devenant pour ainsi dire, les malheureux plagiaires.

A ses débuts, Ayman Baalbaki faisait des impressions bienheureuses, laissant déjà croire à l'émergence d'un peintre authentique. Sa "Crucifixion du Hallage", huile sur toile peinte alors qu'il fréquentait l'Académie des Beaux-Arts, en est une preuve vivante.

Aucun artiste ne réussit à dissimuler ses origines. C'est à partir de détails qui l'entourent, que le pinceau se rebelle, sous nos yeux ahuris. Voici une force terrifiante qui se meut avec dextérité, afin d'approcher une vérité objective, faisant éclater le Beau même dans les instants les plus tragiques.

Dans ce travail récent, l'ambition de l'artiste - celle de figurer le drame dans lequel ses acolytes semblent s'y plaire - est au départ une nécessité profonde qui s'extériorise en créativité. Quelques teintes sombres, des concentrés sur toile font ressortir, à partir d'un gris équivoque, les noirs les plus intenses et les blancs les plus tristes. Il s'y dégage une musique qui chevauche entre requiems et stabats maters...

Tel un nautonier, sûr de la destinée de ses pérégrinations, ce peintre invente des figures singulières, certaines de leur impact dans l'intemporel.

Pour lui, la guerre sert d'alibi. Loin de résoudre, loin de relater une expression belliqueuse, son ballet factuel, diurne ou vespéral, répond par l'image à la condition même de l'existence : le drame. Depuis la Genèse. Qui pour voir, qui pour ressentir ?

Face à l'espace-temps, il peint des figures solitaires, stoïques, en communion avec elles-mêmes, les restituant à l'architecture, à l'urbanisme (lorsqu'on les imagine avant leur destruction partielle), nonobstant le chaos et les innombrables corons plantés à jamais dans toutes les régions son pays. Ces corps en béton distordu ne figurent plus dans le paysage ; ils deviennent le seul paysage de finitude. Et des fenêtres vides, dépeuplées... Les êtres qui les habiteraient encore une fois ne sont plus. Seulement par le souvenir, celui des yeux meurtris, tamponnant des regards féaux sur la pierre maculée... Et l'odeur imparable du soufre plane. Un monde qui insiste d'être, une terre toute entière seulement dans ses prolégomènes, quelle gabegie létale !

Les personnages de Baalbaki emplis de mort sont destinés à notre imagination. Un autre peintre les dessinera sans pensée, sans idée et désemplis de leur carnation: c'est Max Beckmann avec "La déclaration de guerre" ainsi que "L'obus", les pointes sèches du Suprenge museum Hannover de Hanovre. Créatures dans les gouffres, elles peupleront aisément les petits tableaux devant nous, prédelles d'ailleurs envoûtées par les "Leçons de ténèbres" de François Couperin. Moments pathétiques.

Et nous voilà hantés par les immeubles de nulle part, transfigurations apocalyptiques, résidus ontologiques gluants dans la terre natale. A.B. sculpte, ancre dans l'espace-temps du monde chaotique, malgré tout. Travailleur sans aucun répit principalement sur les petits formats, les plus difficiles mais les plus intéressants, où la réflexion du lecteur se veut récurrente, sans cesse. Il le faut, pour la dimension même de la vie et de son message, simplement donné aux survivants, ces quelques hommes de bonne volonté, au milieu du vulgum pecus de la technologie et des idéaux sectaires.

Revenons à cette multitude de reliefs, intriguée par sa propre existence. Images sévères, massacrantes, douloureuses, violemment abruties : c'est au milieu de ce chaos, que A.B. fait battre un cœur exsangue en cadences de vie. Et de nouveau, qui pour voir, qui pour ressentir ?

La prise de conscience : c'est l'auteur qui nous demande de réagir au monde banalisé, prostitué par la technologie et transformé en heureux paillason, l'imbécile. Qui pour comprendre, qui pour construire l'essentiel ?

Dans ce genre pictural dense mais dramatique, l'artiste crée sa situation d'ancrage, avec ses

propres polysémies que le spectateur va explorer à travers une multitude de saccades oculaires, étalées dans diverses périodes spatio-temporelles. Chez A.B., on ne voit pas complètement dès la première visite. Tant mieux. De ce fait, et dans cette image spécifique, nous nous situons plus exactement dans une perspective cognitive évolutionniste, conduite principalement par la métamorphose. Pour un monde meilleur : qui pour voir, qui pour ressentir, qui pour construire l'essentiel ?

...

Il est permis au peintre de la présence quelques récréations sommaires : ce sont les moments où il rejette complètement le superflu dans les installations. Il joue, là où les autres (des chômeurs qui ne veulent nullement s'accepter) répètent à l'infini, l'expérience sans aucune prétention de Marcel Duchamp. Cette forme n'attire l'attention esthétique, pas plus que la vidéo art, sauf de rares exceptions. Ce sont des expériences pseudo plastiques dénuées de toute force et surtout, du moment sublime qui fera asseoir un artiste dans la civilisation. Dans ces acceptations contemporaines, il est impératif de se blottir afin de ne pas être inclus dans la bouse des jours présents. L'image ne peut accepter d'avoir recours à la description verbale pour la restituer, alors elle n'est plus artistique, et devient par ce fait une image suspecte.

Même en jouant, A.B. ne manque de glisser une toile par ci, une autre par là (et pas des moindres), laissant croire à un retour imminent aux valeurs artistiques dont il est l'un des chantres.

Nul concept dans ses couleurs sombres qui font pleuvoir les masses étouffantes, des tonnes de béton encore accrochées à l'espérance. En vain. Dans ces périmètres, tous les éléments de la nature se côtoient, directement ou de manière tacite. Ils se réconcilient dans le tracé du pinceau, formant une harmonie dans l'univers sensible du monde vie. Qui pour voir, qui pour ressentir ?

Alain Tasso